

LE TAIJI QUAN DANS L'ŒIL DU FILS INDIGNE DE PINGJIANG



Xiang Kairan et ses singes

C'est sous le nom de plume de Fils Indigne de Pingjiang (Pingjiang Buxiaosheng 平江不肖生) que Xiang Kairan 向恺然 écrivit son œuvre romanesque dont un opus fut porté à l'écran dès 1928 dans le tout premier film de cape et d'épée réalisé en Chine. Au cours des années vingt, Xiang était l'un des deux grands maîtres du roman de chevalerie¹, genre populaire auquel il consacrait ses nuits, menant une vie de reclus à Shanghai à l'exception de ses visites régulières dans quelques académies de boxe chinoise. Car Xiang Kairan a été toute sa vie dévoré par la passion des arts martiaux. Bien que son importance littéraire soit aujourd'hui reconnue, ses écrits théoriques sur les techniques de combat et leur philosophie demeurent largement ignorés. Pourtant, ce chercheur nous a laissé en 1929 un témoignage capital sur sa découverte d'une discipline alors encore méconnue mais appelée à un succès mondial : le Taiji quan.

Un étudiant rebelle

Xiang Kairan naquit en 1889 à Xiangtan dans le Hunan où son grand-père dirigeait une manufacture de fabrication de parapluies. Après la mort de son aïeul, il vécut pendant deux ans à Pingjiang _ qui allait lui inspirer son pseudonyme _ avant de se retrouver à l'âge de treize ans à Changsha, capitale de la province. L'année suivante, il commença à apprendre la boxe chinoise sous la férule de Wang Runsheng 王润生, un expert renommé dans la méthode locale des huit poings (*ba quan* 八拳), et intégra une école industrielle dont il ne tarda pas à être expulsé pour avoir participé à la commémoration du suicide du révolutionnaire Chen Tianhua 陈天华². Rapidement, le jeune homme aspira à se rendre au Japon, foyer des idées nouvelles où de nombreux étudiants

1 L'autre avait pour nom Zhao Huanting 赵焕亭 (1877-1951).

chinois échafaudaient fiévreusement des plans pour réformer leur patrie. C'est ainsi qu'il se retrouva en 1903 à Tokyo dans l'école naguère fréquentée par son héros Chen Tianhua et qui se trouvait être dirigée par... Jigoro Kano, le fondateur du judo ! Fêré d'arts martiaux, le jeune garçon en profita pour s'initier à la lutte japonaise mais, très vite, il délaissa les bancs de l'école pour fréquenter les bas-fonds de la ville et ses lupanars. Il tira de cette existence déréglée la matière de son premier roman. Rentré en Chine et rongé par son frein, il trouva le moyen de retourner à Tokyo en 1907, cette fois-ci pour y suivre sérieusement un cursus universitaire en économie politique. Entre temps, il avait rejoint la Société de l'alliance (Tongmenhui 同盟会) fondée en 1905 par Sun Yat-sen. Parmi les gardes du corps de ce dernier, il retrouva son compatriote Wang Runsheng 王润生 et fit la connaissance de Du Xinwu 杜心五, autre boxeur redoutable également originaire du Hunan. En avril 1911, revenu dans l'empire Qing, notre étudiant rebelle participa à un soulèvement dans la ville de Canton visant à renverser la dynastie moribonde³. L'opération fut un échec et se solda par les « soixante-douze martyrs » auxquels un mémorial est aujourd'hui dédié dans un parc de la ville. Un des descendants de Xiang Kairan déclara malicieusement : « Si le grand-père n'avait pas couru aussi vite, il serait le soixante-treizième héros »...



Wang Runsheng dit « Roi des boxeurs du Hunan », né en 1880 et mort en 1941, victime d'un bombardement japonais

Chevaliers et héros

Xiang Kairan commença sa carrière d'écrivain à partir de 1911, en mettant en chantier son premier roman et en publiant des articles sur les arts martiaux dans le journal de Changsha (*Changsha ribao* 长沙日报). Parallèlement, il resta actif dans la vie politique et participa au mouvement d'opposition à la tentative de restauration menée par Yuan Shikai, éphémère empereur de Chine de décembre 1915 à mars 1916. C'est peu après cet événement que parut son *Histoire secrète des étudiants*

2 Chen Tianhua (1875-1905), originaire du Hunan, participa à une tentative d'insurrection contre le gouvernement Qing avant de se réfugier au Japon. Il se suicida par noyade dans la baie de Tokyo pour protester contre les brimades que subissaient les étudiants activistes chinois.

3 Évènement connu en Occident comme Second soulèvement de Canton et en Chine sous le nom de Bataille de la colline de la fleur jaune (*huanghuagang zhi yi* 黄花岗之役). Menés par le révolutionnaire Huang Xing 黄兴 (1874-1916), une centaine d'hommes tenta en vain de se rendre maître de la résidence du vice-roi des provinces du Guangzhou et du Guangxi.

chinois à Tokyo (*Liudong waishi* 留东外史), récit inspiré de ses propres expériences dans la capitale japonaise au cours duquel le lecteur peut suivre les aventures d'un étudiant-voyou, Huang Wenhan 黄文汉, qui fréquente les bordels et trouve un malin plaisir à humilier des policiers nippons ou des adeptes du judo. Tableau réaliste de la vie que menaient les jeunes exilés chinois, le roman fut immédiatement un succès et Xiang poursuivit sur sa lancée en lui donnant une suite. Installé à Shanghai _ avec une concubine, un chien et des singes, comme le rappelle sa biographie _ il mena pendant un temps une vie tout entière dédiée à son activité littéraire qui engendra une dizaine de romans dans un genre qu'il contribua à renouveler, celui des histoires de chevaliers errants et autres redresseurs de torts. En 1923, un public friand de récits fantastiques découvrit avec délices ses *Récits des mystérieux chevaliers des rivières et des lacs* (*Jianghu qixia zhuan* 江湖奇侠传). Se déroulant dans sa région natale, l'intrigue complexe voit s'affronter les sectes martiales de Kunlun 昆仑, Kongtong 崆峒 et Emei 峨眉. Les deux premières sont fictives mais il est intéressant de noter que les arts martiaux traditionnels de la province du Sichuan, où s'élèvent le mont Emei, ne reçurent l'appellation générique d'école Emei (*emei pai* 峨眉派) qu'en raison de la popularité des romans de Xiang Kairan. Créateur de mythes, Xiang Kairan est également à l'origine de la légende de Huo Yuanjia 霍元甲, maître de boxe auquel il donna une stature de héros patriote dans *Récits des héros chevaleresques des temps modernes* (*Jindai xiayi yingxiong zhuan* 近代侠义英雄传). De 1926 à 1948, Xiang Kairan occupa des fonctions militaires et administratives. Après l'incident de Moukden du 18 septembre 1931, qui fut le prétexte pour le Japon de l'invasion du sud de la Mandchourie, Xiang Kairan retourna à Changsha sur l'invitation du seigneur de la guerre He Jian 何键 pour y organiser une école des « arts nationaux » (*guoshu* 国术) qui attira le gratin des boxeurs de l'époque tels que Gu Ruzhang 顾汝章, Liu Baichuan 刘百川, Xiu Jianchi 修剑痴, les quatre frères Zhu 朱 et bien sûr ses amis Du Xinwu et Wang Runsheng. À la veille de la prise du pouvoir par Mao, Xiang était conseiller du gouvernement de la province du Hunan présidé par le général Cheng Qian 程潜. Lorsque ce dernier rejoignit le « soulèvement pacifique » (*heping qi yi* 和平起义) favorable aux communistes, Xiang Kairan fut affecté au musée provincial d'histoire et de littérature. Vers la fin de sa vie, il entreprit d'écrire une histoire des arts martiaux chinois avant d'être emporté par une hémorragie cérébrale à l'âge de 68 ans.



Une image du tout premier film d'arts martiaux, *L'incendie du temple du Lotus rouge* (Zhang Shichuan, 1928), adapté à partir du premier roman de Xiang Kairan

L'unité des principes

Nous allons nous intéresser à présent à deux textes très importants que Xiang Kairan écrivit sur le Taiji quan. Le premier intitulé *L'expérience de monsieur Xiang Kairan dans la pratique du Taiji quan* 向恺然先生练太极拳之经验 date de 1929 mais ne fut publié qu'en 1936 dans le livre *Taiji authentique* (*Taiji zhengzong* 太极正宗) de Wu Zhiqing 吴志青 (1887-1951), célèbre réformateur

des arts martiaux. Dans ce document, Xiang relate sa découverte du Taiji quan et fait part au lecteur de ses réflexions sur cette discipline encore méconnue. C'est en 1907, lors de son deuxième séjour au Japon qu'il en entendit parler pour la première fois. Six ans plus tard, il rencontra des adeptes des boxes *xingyi* et *bagua* qui lui parlèrent des concepts supérieurs du mystérieux art martial, piquant sa curiosité. Dès lors, il n'eut de cesse de chercher un professeur capable de lui enseigner. Il dut néanmoins encore attendre jusqu'en 1925, alors qu'il se consacrait à l'écriture dans un logement exigu de Shanghai, pour enfin pratiquer le Taiji quan pour de bon, sous la direction de Chen Weiming 陈微明, un des principaux disciples de Yang Chengfu 杨澄甫. Ainsi, malgré son statut d'intellectuel et son intérêt pour les arts martiaux, Xiang aura dû attendre près de vingt ans avant de pouvoir satisfaire sa curiosité. Toutefois, ses retrouvailles ultérieures avec Wang Runsheng, son premier professeur de boxe chinoise, le plongèrent dans la perplexité. En effet, Wang avait également étudié la nouvelle discipline à Pékin auprès de Wu Jianquan 吴鉴泉, le fils de Quanyou 全佑. Xiang Kairan ne put que s'étonner des différences entre les deux styles alors que seules deux générations les séparaient de leur ancêtre commun, l'enseignement de Yang Luchan 杨露禅. En 1928, Xiang Kairan arriva à Pékin avec l'armée du Hunan. À cette époque, les fondateurs des styles Yang et Wu, Yang Chengfu et Wu Jianquan, étaient déjà partis à Shanghai mais il put néanmoins poursuivre son apprentissage auprès de Liu Enshou 刘恩绶⁴ et de Xu Yushen 许禹生, un personnage clé du développement du Taiji quan au cours des premières années de la république chinoise. Il se trouvait que ce dernier venait d'inviter Chen Zhaopi 陈照丕, détenteur de la pratique originelle du clan Chen. Intrigué Xiang Kairan décida de le rencontrer. Il explique dans son texte : « *Après l'avoir vu, je me suis retrouvé encore plus confus qu'avant, car cette version authentique de la boxe Taiji est non seulement entièrement différente des enseignements de Wu Jianquan, mais aussi complètement différente de celle de Yang Chengfu. Même les noms des postures ne sont pas les mêmes* ». Pour ajouter encore à son trouble, il découvrit que la pratique de Yang Shaohou 杨少侯 divergeait grandement de celle de son frère Yang Chengfu en raison des nombreux jaillissements de l'énergie que Xiang désigne dans son texte comme « énergie brisée » (*duanjing* 断劲)... Finalement, notre chercheur conclura que l'essence du Taiji quan réside dans son flux ininterrompu, sa circularité ainsi que son rejet de l'emploi de la force physique⁵.



Chen Weiming, la grande traction (*dalü* 大捋)

4 Lui-même disciple de Quanyou ainsi que de Song Shuming 宋书铭.

5 À ce point de vue, la forme de Yang Shaohou constituerait donc une anomalie. Toutefois, la forme ancienne de Quanyou (*quanyou laojia* 全佑老架) comporte aussi bien le travail lent ininterrompu qu'une pratique rapide assimilable à celle de Yang Shaohou.

Les paradoxes du Taiji quan martial

Un autre point intéressant du témoignage de Xiang Kairan est de montrer l'importance jouée par l'École centrale des arts nationaux de Nankin (Nanjing zhongyang guoshu guan 南京中央国术馆) _ première institution fédérant les arts martiaux au niveau du pays _ dans le succès du Taiji quan. En effet, l'École centrale fit particulièrement la promotion du Taiji quan, présentant celui-ci comme la discipline majeure du courant interne de Wudang. Comme le nota Xiang Kairan, « *la boxe Taiji a envahi progressivement Nankin* (alors capitale de la Chine, NDLR), *où le nombre des pratiquants augmente de jour en jour* ». Ainsi, nous voyons que la pratique du Taiji quan, d'abord principalement localisée à Pékin, ne commença réellement à se développer en Chine qu'au cours de la seconde moitié des années 1920.

En tant qu'adepte des arts martiaux, Xiang Kairan ne pouvait éluder une question qui surgit lors du premier tournoi national qui se déroula à Nankin en 1928 et où il siégea comme arbitre. Malgré la formidable réputation du Taiji quan, ses adeptes n'obtinrent guère de succès lors des compétitions de combat. L'explication à ce paradoxe sera toute trouvée par Xiang Kairan et répétée à l'infini par les partisans du Taiji quan : à la différence des styles externes du courant Shaolin, le Taiji quan requiert de nombreuses années de travail acharné. Vingt ans au moins, répètera le jeune Bruce Lee à ses premiers élèves au tout début des années 1960 alors qu'il en étudiait les rudiments auprès du maître Fook Yeung de Seattle... Bien évidemment, c'est le mode d'entraînement caractéristique du Taiji quan qui pose problème comme le rappelle Xiang Kairan : « *La lenteur est le facteur principal de la pratique, et ne pas utiliser la force en est la clé* ». En outre, ce dernier observe que « *dans la boxe Taiji, il n'y a en fait aucune technique spécifique pour parer les coups de l'adversaire (mei you zhaojia de shoufa 沒有招架的手法)* », à la différence des arts de combat pour lesquels gardes et parades constituent le b.a.-ba. Selon Xiang Kairan, le secret résiderait dans la circularité des mouvements, le Taiji quan étant formé d'une infinité de cercles (*wushu de yuanquan 无数的圆圈*). « *Dans chaque cercle, la moitié est la parade, l'autre moitié l'attaque. Plus la compétence est profonde, plus le cercle se rétrécit* ». Par ailleurs, il ajoute que les capacités d'écoute avec l'épiderme (*tingjing 听劲*), d'adhérence au mouvement adverse (*nianjing 粘劲*) et d'esquive en cédant à la force (*zoujing 走劲*) sont d'une subtilité telle qu'il ne suffit pas d'avoir l'esprit combatif pour espérer vaincre avec la gestuelle du Taiji quan. Cela dit, Xiang Kairan, qui était conscient de l'importance du *sparring* proprement dit, note le fait que la réputation d'un Yang Chengfu à Pékin, par exemple, ne reposait sur aucun palmarès. Avec lucidité, il évoque également les applications martiales fantaisistes proposées par certains instructeurs telle, pour la posture « L'aiguille au fond de la mer » (*haidizhen 海底针*), la grotesque poussée de « l'index droit jusqu'à l'anus de l'adversaire, car l'anus est désigné par l'expression *haidi 海底, fond de la mer* ». Et Xiang de conclure : « *n'est-ce pas stupide ?* ». En effet. Plus loin, il critique encore l'obsession relative aux treize techniques bien connues des adeptes du Taiji quan (parer, tirer, presser, etc.) insistant sur le fait que de nombreux spécialistes sont incapables de démontrer celles-ci de façon cohérente.

Interne et externe

Le second texte de Xiang Kairan qui nous intéresse ici date de 1955 et s'intitule *Étude sur les poussées des mains du Taiji 太極推手的研究*. Par rapport à son témoignage de 1929, rédigé alors qu'il n'avait que quatre années de pratique du Taiji quan, son texte sur les poussées des mains (*tuishou 推手*) témoigne d'une plus grande considération des textes classiques ainsi que des notions liées aux 13 postures (les huit manœuvres des mains en relation avec les huit trigrammes et les cinq déplacements associés aux cinq éléments).

Après avoir rappelé que la pratique en solo de l'enchaînement et la pratique duelle sont inséparables, il analyse certains passages des classiques en observant que ceux-ci s'appliquent pour l'essentiel au contexte des poussées des mains. Un des grands intérêts de ce texte est de retracer l'évolution de sa propre pratique. Ainsi, il note que Chen Weiming de l'école Yang utilisait les énergies de parer (*pengjing 棚劲*) et presser (*jijing 挤劲*) qui contrariaient ses propres mouvements en le déséquilibrant. Lorsqu'il retrouva son compatriote Wang Runsheng, entre-temps passé au style Wu, il constata que celui-ci neutralisait avec facilité ses tentatives pour employer ces deux énergies.

Dans ses textes, Xiang compare les compétences respectives de Yang Chengfu et Wu Jianquan ; alors que le premier, particulièrement corpulent, aimait éjecter ses partenaires, Wu quant à lui se contentait de transformer les attaques adverses sans jamais prendre l'initiative. Ainsi, après s'être interrogé sur les différences de style, notre érudit s'étonnait des différences de méthode dans les poussées des mains. Face à Xu Yusheng et Liu Enshou, ses certitudes furent encore battues en brèche. Le premier déployait en effet une véritable expertise dans les applications des postures de l'enchaînement. Trop occupé par ses activités, celui-ci le présenta à Liu Enshou dont la pratique le surprit à nouveau : « *Un moment, il était loin, puis, comme sorti de nulle part, il se retrouvait près de moi. Il me maintenait constamment dans l'incapacité de me connecter et de suivre. Tout à coup, il y avait une légèreté, puis soudain une lourdeur. J'étais incapable de coller et d'adhérer. Parfois, il montait en me soulevant au point où mes talons se décollaient du sol. Parfois, il s'effaçait brusquement et je basculais dans le vide* ». Lorsque Xiang, décontenancé, se hasarda à utiliser une technique de boxe externe, Liu interrompit immédiatement la pratique pour le tancer en lui rappelant que les poussées des mains constituent une méthode d'entraînement et non une forme de compétition pour démontrer son habileté. Il ajouta que s'il s'agissait de se mesurer, il utiliserait d'autres techniques, un rappel utile à l'heure où les poussées des mains sont devenues une forme d'affrontement sportif, au même titre que la lutte ou le sumo... Il faut noter au passage que Xiang Kairan ne faisait pas grand cas des poussées des mains du style Chen, son entrevue avec Chen Zhaopi l'ayant laissé avec l'idée que celles-ci étaient moins complètes et moins pédagogiques que dans les styles Yang et Wu. Dans son texte, Xiang laisse le mot de la fin à Wang Runsheng, maître de la technique externe des huit poings qui atteignit également l'excellence dans l'art du Taiji quan et souligna, à la suite de Xu Yusheng, l'importance que revêtent les notions d'ouverture et fermeture (*kaihe* 开合). Ce faisant, Xiang Kairan fait apparaître en creux tout le bénéfique qui peut résulter d'un dialogue intelligent entre une pratique « dure » (les huit poings pour Wang, les « huit mains tournantes du clan Yue » pour Xu Yusheng et Liu Enshou) et la voie souple tracée par le Taiji quan. Une approche dialectique que n'aurait pas récusé Mao Zidong, un autre natif du Hunan qui apprit justement quelques rudiments de boxe avec Liao Wuting 柳午亭, lui-même élève de Wu Runsheng et condisciple du Fils indigne de Pingjiang...

José Carmona

www.shenjiying.com

Technique de boxe (Quanshu) le premier manuel d'arts martiaux publié par Xiang Kairan à Shanghai en 1913

